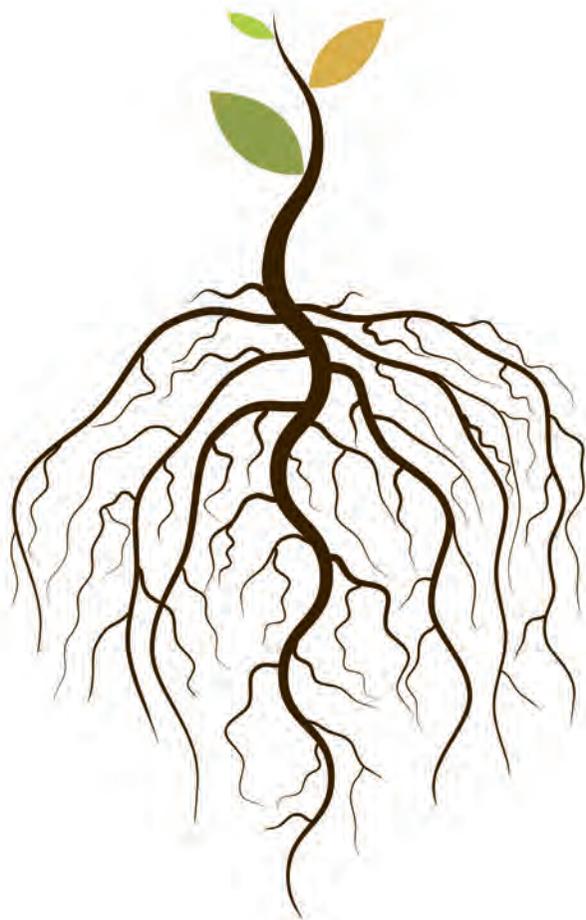


GUY CORNEAU

LA GUÉRISON DU CŒUR

Nos souffrances ont-elles un sens?





La presque mort

Un témoignage personnel

Avez-vous vu mon cheval ?

Il était une fois, au Moyen-Orient, un cavalier qui allait de village en village, en pleine nuit, à bride abattue. Il réveillait les habitants de chaque bourg pour leur demander d'un ton anxieux : « Avez-vous vu mon cheval ? » Personne n'osait lui répondre qu'il était assis dessus tellement cela semblait évident. Il était en fait le seul à ne pas s'en apercevoir. Cette anecdote tirée du répertoire de la sagesse soufie, qui constitue la branche mystique de l'islamisme, illustre la course de l'homme lancé à fond de train dans sa quête de l'amour, de lui-même et du sens de la vie.

J'ai été à l'image de ce cavalier pendant la majeure partie de ma vie, et je lui ressemble encore la plupart du temps. Cependant, par la grâce de certains événements qui m'ont forcé à stopper ma course, j'ai pu sortir de ma torpeur et trouver réponse à certaines des questions

qui me tourmentaient depuis l'enfance. Autrement dit, j'ai eu la bonne fortune d'entrevoir mon cheval à quelques reprises.

Je désire donc, au tout début de ce volume consacré au sens des crises et des épreuves, partager ces événements qui ont transformé ma vision de l'existence. Ils concernent un aller-retour aux frontières de la mort par l'intermédiaire de la maladie, et bien qu'il se soit agi d'une épreuve physique et morale dont la souffrance a été l'ingrédient fondamental, l'affliction s'est avérée un bienfait dont je goûte encore les fruits.

Mon but n'est pas ici de me singulariser en présentant cet épisode. Je vous le soumets, avec quelque hésitation d'ailleurs, pour que vous compreniez comment les questions qu'il m'a posées ont pu à la fois bouleverser ma vie et nourrir ma réflexion de psychanalyste. J'espère que vous pourrez en tirer quelque chose qui puisse vous servir sur votre propre chemin, car nous apprenons souvent mieux à travers les témoignages que par les théories.

En réalité, il m'a fallu une bonne dizaine d'années pour intégrer cette expérience et modifier mon regard par rapport au sens des crises, des épreuves et des souffrances qui jalonnent nos vies. Ce livre est en quelque sorte le résultat de cette réflexion. Je vous invite donc, en toute simplicité, à commencer par la lecture de ce témoignage personnel².

La descente aux enfers

Je souffre depuis une vingtaine d'années d'une colite ulcéreuse que je contrôle aujourd'hui sans médicaments, par un régime alimentaire approprié, de la relaxation, des exercices réguliers et un bon état d'esprit. Au moment de la crise, je vivais sans avoir fait de rechute

2. Je reprends ici presque sans retouches la première moitié d'un texte intitulé « Comme le nuage va, comme l'oiseau chante » écrit deux ans après les événements et paru dans un livre collectif intitulé *Comme un cri du CŒUR – Témoignages*, Montréal, L'Essentiel, 1992.

depuis trois ans. Mon premier livre, *Père manquant, fils manqué*³, venait tout juste d'être publié et connaissait un franc succès, succès accompagné de son cortège de conférences, d'entrevues, de tournées de promotion et de séances de signatures. Je me réjouissais à l'idée des vacances toutes proches. C'était négliger l'usure de ma monture !

L'année qui avait précédé la publication de mon livre m'avait épuisé. La réécriture du texte, ajoutée à ma pratique quotidienne de psychanalyste, à mon enseignement et à mes ateliers de fin de semaine m'avait obligé à prendre la plume le soir, parfois jusque tard dans la nuit. Je voulais respecter l'échéance fixée par l'éditeur pour que mon livre paraisse au printemps. Et au printemps il sortit !

Mais voilà qu'après ces mois de tension, mon intestin commence à faire des siennes. Peu importe les moyens auxquels j'ai recours pour enrayer l'accès qui s'annonce, rien n'y fait. Les pertes de sang deviennent de plus en plus abondantes et la fréquence des diarrhées augmente chaque jour. Du début de juillet à la mi-août, je connaîtrai une véritable descente aux enfers. Au plus mal de cette crise, je subis de vingt à trente hémorragies quotidiennes, je ne garde plus aucun aliment, je ne peux plus dormir la nuit et je maigris à vue d'œil.

Mon nouveau médecin veut m'hospitaliser, mais moi qui ne jure que par les médecines douces, je refuse. Je préfère jouer ma dernière carte : le jeûne. Le jeûne, que j'avais expérimenté à quelques reprises déjà, me semble alors la technique idéale pour donner un peu de repos à cet intestin en révolte. Je décide donc de faire faux bond à mon médecin qui me laisse aller en exprimant ses doutes par rapport à ma décision.

Je connaissais de réputation une clinique de jeûne dans la région du Saguenay, au Québec, région où habitent mes parents. Je demandai une entrevue au directeur de l'institution. Au moment de me présenter à lui, mon moral s'était considérablement affaibli, j'étais à bout

3. CORNEAU, Guy, *Père manquant, fils manqué*. Que sont les hommes devenus?, Montréal, Éditions de l'Homme, 1989, 2003.

de forces, j'avais perdu sept kilos en quarante-cinq jours et j'avais peur d'être trop faible pour soutenir un jeûne. Quand je lui expliquai mon cas et lui mentionnai mes inquiétudes, il eut pour seule réponse : « Tes valises sont prêtes ? Viens, nous allons te guérir ! »

Je me pris à sourire intérieurement devant l'assurance sans faille de cet homme qui avait placardé sur ses murs une impressionnante panoplie de certificats et de diplômes. Je m'imaginai répondre de la sorte à l'un de mes patients après quelques minutes d'entrevue ! Cela me semblait de la pure présomption ! Je me méfiais, mais j'étais désespéré. En fait, j'avais peur de l'hôpital et je ne savais plus où chercher refuge. Je me présentai à la clinique le lendemain matin. Mes valises étaient prêtes, en effet, mais j'étais loin de me douter pour quel voyage !

Zoom dans un nuage

Contrairement à mes attentes, le jeûne ne changea pratiquement rien à ma condition. Les diarrhées diminuèrent bien jusqu'à une dizaine par jour, mais en pratique, elles auraient dû cesser tout à fait puisque je n'ingurgitais plus aucune nourriture. Mon état semblait inexplicable. Des examens ultérieurs allaient révéler que le problème de colite s'était doublé d'un problème de sang : mon sang ne coagulait plus, mes plaquettes sanguines avaient chuté à 8000. En d'autres termes, j'étais comme un hémophile. Les ulcères n'avaient aucune chance de guérir parce que le processus de cicatrisation a besoin de la coagulation du sang pour se réaliser. Un jeûne n'aurait rien changé à la chose, j'en serais mort.

Des événements intérieurs commencèrent à se manifester le septième jour, par un vendredi très chaud de la mi-août. Le terrain de la clinique donnait directement sur une rivière où l'on avait aménagé un quai. J'adore nager et je ne pouvais plus résister à la tentation de l'eau. Mon état de fatigue était cependant tel, que je pouvais à peine marcher ; j'avais même dû arrêter de lire parce que les mots n'avaient plus de sens dans ma tête. Un simple quiz télévisé venait à bout de ma concentra-

tion. En bref, mes facultés mentales s'éteignaient. Je me baignai donc, mais à peine, car l'eau froide mordit mon corps et me prit en quelques secondes le peu de chaleur qui m'habitait. Je ressortis de la rivière, épuisé, et mis un temps très long à me sécher parce que j'étais ankylosé. Je montai sur le quai tout près et m'étendis sur une chaise, exténué. Le ciel était d'un bleu magnifique, un nuage majestueux s'y profilait.

Je regardais le nuage avec étonnement en ruminant le genre de pensées auxquelles j'ai l'habitude de me livrer : « Ce nuage, d'où vient-il ? Où va-t-il ? Pourquoi existe-t-il ? » C'est alors que se produisit un phénomène étrange : je me retrouvai tout d'un coup en collision avec le nuage, comme si un zoom m'en avait instantanément rapproché. Je fus pour un court moment projeté « dans » le nuage. Je me mis à pleurer parce que je venais de « faire l'expérience » du nuage. Il était simplement posé là, dans l'existence, avec sa beauté et sa majesté. Mes questions m'apparurent stupides. Elles m'empêchaient d'appréhender directement la nature du nuage, de faire un avec lui, de reconnaître en fait ma similarité de nature avec lui.

Je regagnai ma chambre comme « ouvert ». L'impression d'unité profonde avec la nature qui m'entourait ne fit que s'accroître au cours des jours qui suivirent. Plus je m'affaiblissais, plus je me sentais vulnérable, et plus je communiais de tout mon être avec les vents, les pluies, les coups de tonnerre. Je devenais la pluie, le vent, le tonnerre, sans pour autant perdre mon identité. J'aurais pu tout aussi bien dire « il pleut dans moi » ou « je suis la pluie qui tombe ». C'était la même chose.

Le lendemain matin, je voulus me rendre à une conférence qui se donnait au pavillon central de la clinique. Mais à peine avais-je fait quelques pas au dehors que je m'écroulai de faiblesse. Encore une fois, mon état me plongea dans un désarroi extrême. Il se produisit alors un second phénomène.

J'avais les yeux ouverts et, bien que conscient, je tombai dans un rêve dont la scène avait pour décor la réalité où je me trouvais. Mes images intérieures se superposaient à ma réalité diurne. Réalité et fantasme acquéraient ainsi un statut équivalent et se fondaient en une

nouvelle réalité. Je voyais deux valises couchées le long du trottoir qui bordait la clinique, elles brillaient d'une lumière dorée, mon nom était inscrit en grosses lettres sur l'une d'elles. Elles avaient été déposées là, sans précaution, comme des poubelles attendant le passage du camion à ordures. Je comprenais que ces valises représentaient ma vie et qu'elles contenaient à elles seules tous mes effets personnels. La vie de Guy Corneau prenait fin, bientôt les éboueurs emporteraient tout.

Je me relevai doucement pour aller m'asseoir sur une balançoire. Loin de me sentir abattu, je me sentais léger et libre comme l'air. J'étais délivré du poids de la vie, délivré de Guy Corneau. Un bonheur indicible montait en moi et je me fis la réflexion suivante: «Je suis mort mais je suis heureux!» J'étais dans l'éternité, le temps n'existait plus. Cet instant de liberté était si bon qu'il donnait à lui seul un sens à toute ma vie. Tout avait valu la peine! Les crises, les souffrances, les déceptions, les arrachements, tout! Tout pour connaître ces quelques instants de béatitude.

Toute ma vie j'avais été un fruit au bout d'une branche que l'on secoue, et voilà que soudain j'étais relié au tronc par la sève qui circule et qui nourrit l'arbre entier. Le fruit que j'étais avait retrouvé son lien à l'arbre. J'étais en contact avec la racine. Je comprenais qu'il n'y avait pas de mort, qu'il n'y avait que des changements d'état. Mourir signifiait retourner à la source et se reconnaître identique à tout ce qui vit. Je ne savais pas si Guy Corneau était immortel mais je saisis à travers cette expérience qu'il faisait partie de quelque chose d'immortel qui poursuivait sa route en lui, par lui et à travers lui.

Tout à coup je n'étais plus le centre de l'univers, je participais à l'histoire éternelle de la nature et de la vie, je faisais partie du grand tout. J'étais pénétré de l'évidence qu'il n'y avait pas d'esprit sans matière ni de matière sans esprit. Le voile était levé. Tout était Un. Moi qui, jusqu'à ce jour, avais toujours eu peur des vers et des insectes souterrains, je me voyais joyeusement mangé et transformé par eux, devenant ce qui n'est qu'un autre aspect de l'aventure de «cela qui est», comme disent les bouddhistes.

Je comprenais également que ce que nous sommes ou ne sommes pas n'a aucune importance. Saint ou dévoyé, criminel ou moraliste, chacun contribue à sa façon à cette terrifiante et merveilleuse aventure. Car notre nature la plus intime nous fait participer à une création sans limites. Notre nature, considérée dans son état le plus pur, est semblable à celle du jeune enfant vibrant, enjoué, curieux et émerveillé de tout ce qu'il découvre autour de lui. Dans ce contexte, même mourir est sans conséquence, car ce n'est qu'une autre forme de l'extase. Nous sommes tissés d'extase.

Pendant ce temps, ma condition physique ne cessait de se détériorer. J'avais l'air d'un individu souffrant de malnutrition : de grands yeux dans un corps excessivement amaigri. Cet après-midi-là, mon frère, qui venait me rendre visite, éclata en sanglots en me voyant : j'étais devenu méconnaissable. Tout le monde semblait se rendre compte du danger de la situation à l'exception de moi et du directeur de la clinique, convaincu de l'infaillibilité du jeûne.

Quand mes parents me rendirent visite l'après-midi du onzième jour, je les fis asseoir sur mon lit, je les pris par la main et je pleurai. Je leur demandai de pardonner mon ingratitude à leur égard, de même que la dureté de mon livre s'ils l'avaient trouvé tel. La scène n'était pas sans rappeler la fin d'un mélodrame : je parlais au bout de mon souffle, sans voix, comme Marlon Brando dans *Le Parrain*.

Après leur visite, je téléphonai à Francine, ma compagne de l'époque, et lui confiai la tâche d'appeler mes patients pour leur faire part de mon incapacité à reprendre le travail à la date prévue. À mon grand embarras, j'avais peine à me souvenir de leurs noms en raison de mon état de dégénérescence. Cela l'inquiéta beaucoup, et notre conversation la laissa très alarmée.

L'abandon

La nuit du mercredi au jeudi me confronta à des événements marquants. Je me souviens très bien m'être levé du siège des toilettes, à

trois heures du matin, pour vérifier de façon routinière la quantité de plasma sanguin perdu, et avoir été atterré par son abondance. En me relevant, abasourdi, j'eus la sensation physique très nette d'avoir atteint mes limites, d'être à la frontière de la mort.

Je me recouchai accablé. Cette prise de conscience m'arracha un cri muet et des pleurs sans larmes. Je n'avais plus ni voix ni larmes. Comment en étais-je arrivé là ? Je ne pouvais pas le croire. Je fermai les yeux et j'adressai une prière à Dieu, mon dernier recours. Moi qui n'avais pas prié depuis fort longtemps, je lui dis : « Mon Dieu, j'ai épuisé tous les moyens que je connaissais pour me guérir. Ils ont échoué les uns après les autres. J'abandonne, je cesse de combattre. Tout est maintenant entre tes mains ! »

Je sombrai de nouveau dans cette réalité double où les visions se superposent au réel et en acquièrent la solidité. Je voyais mon corps étendu sur le lit, tout habillé de blanc, et me fis penser à un grand chien mort. Puis j'eus la sensation très nette d'avoir deux têtes. J'en voyais une devant moi, composée de plusieurs strates superposées dont chacune représentait une couche de préoccupations. Il y avait l'étage de mes soucis amoureux, l'étage de ma carrière et de mes ambitions ainsi que l'étage de mes insécurités financières. Je vis cette tête s'effacer jusqu'à disparaître dans un néant de velours noir, comme si je venais d'éteindre le poste de télévision.

Ensuite, allongé sur le côté, je sentis une présence derrière mon dos, assise juste à la hauteur de mon bassin. Pour ce que j'en devinais, il s'agissait d'un moine du Moyen Âge, vêtu d'une bure. La couleur ocre de sa tunique, vibrante, la rondeur et l'épaisseur de la laine me faisaient du bien. Le moine m'enveloppait de sa robe et parcourait mon corps de ses mains, formant par le mouvement de celles-ci un dôme de chaleur bienfaisante qui allait du dessus de ma tête à la pointe de mes orteils. Sa présence était à la fois d'une douceur infinie et d'une fermeté apaisante. Une phrase parcourait mon être tout entier comme si on la gravait en moi, je la voyais et l'entendais : « Abandonne-toi ! Tout va bien aller ! »

C'est alors que je « tombai dans Dieu » ; c'est du moins l'expression qui me vint spontanément à l'esprit. J'avais l'impression d'avoir poussé durant toute ma vie contre un mur, et ce mur venait de céder d'un seul coup. De la petite pièce où je me trouvais, j'avais soudain basculé dans une pièce immense et tout éclairée. J'en éprouvai un sentiment de soulagement, d'expansion et de surprise incroyable. Au bout de cette pièce, dont les murs étaient mouvants, il y avait le sourire et le regard de Dieu. Je comprenais, mais sans pouvoir l'expliquer, que la seule chose qui me retenait à la vie était l'amour, les prières et les inquiétudes de mes proches et, de façon mystérieuse, je me sentais en communication avec eux. J'étais plein de compassion et de gratitude. Je venais en fait de faire mes premiers pas sur le chemin des « fulgurances » intérieures qui devaient suivre.

Ensuite, je coulai dans un sommeil de trois heures sans avoir à me lever pour aller aux toilettes — une véritable bénédiction. Ces heures furent profondément réparatrices et je me levai à l'aube, réconforté. À huit heures, l'infirmière, dont la gentillesse était exemplaire, vint me chercher afin de me conduire à l'hôpital pour une prise de sang. Le médecin qui venait une fois par semaine à la clinique commençait en effet à s'inquiéter de mon état.

Au retour de l'hôpital les événements se précipitèrent, tous plus énigmatiques les uns que les autres. C'était comme si mes proches, à l'insu les uns des autres, avaient décidé de me sortir de là, avec ou sans mon accord. Je comprends maintenant que j'étais probablement le seul obstacle à l'aide dont j'avais tant besoin, et qu'à partir du moment où j'ai lâché prise, tout est devenu possible. Je comprends aussi que j'avais besoin d'aller jusqu'à cette limite extrême pour éprouver le sentiment d'être aimé et de pouvoir aimer.

Au retour de l'hôpital, je trouvai la directrice sur le pas de ma porte. Elle m'expliqua brièvement que pendant mon absence mon père était venu me chercher et qu'il reviendrait bientôt. Je ne voulais pas la croire. Je lui expliquai que j'étais entré de plein gré à la clinique, que j'avais trente-huit ans et que mon père n'avait rien à voir dans tout

cela. Au même instant ce dernier arriva, accompagné par ma mère. Je n'en croyais pas mes yeux. Il me dit calmement avec une fermeté que je lui avais rarement connue: « Guy, j'ai déjà vu des hommes mourir et tu es en train de mourir, tu dois sortir de la clinique! » Comme je m'obstinais, il me tourna le dos et il commença à faire mes bagages. Décidément tout continuait de tourner autour de ces innocentes valises!

Je soupçonnais, avec raison, que son plan consistait à m'emmener à l'hôpital de Chicoutimi, ce à quoi je m'opposais vivement. Mais au cours de nos palabres, je sentis la présence de la nuit précédente se manifester à nouveau avec beaucoup de clarté et j'entendis en moi pour la seconde fois « Abandonne-toi! tout va bien aller! » Je compris alors que « m'abandonner » signifiait que ma guérison n'emprunterait pas la voie de mes idées toutes faites.

Pour mettre fin à mes tergiversations, mon père me dit alors quelque chose qui m'alla droit au cœur. Il se tourna vers moi et m'avoua sans détour: « Tu sais, c'est vrai que je n'étais pas là quand tu étais jeune, mais aujourd'hui j'y suis et tu vas sortir de la clinique même si tu dois me le reprocher jusqu'à la fin de tes jours! » Le ton était sans réplique. J'en pris mon parti mais lui fis promettre de ne pas me faire hospitaliser.

La bonté fondamentale de mon père m'apparut ce matin-là, et depuis ce jour je suis régulièrement ému au contact de cette bonté. Rétrospectivement, je dois reconnaître que celui contre lequel j'avais tant ragé, m'a sauvé la vie avec la clairvoyance de son instinct d'homme des bois.

À peine arrivé à la maison, je reçus un coup de téléphone de mon médecin montréalais. Il ne m'avait vu qu'une seule fois pour un examen, je lui avais fait un pied de nez et voilà qu'il était au bout du fil. Francine l'avait alerté. Je lui dressai le portrait clinique de la situation et aussitôt il m'en fit comprendre la gravité. Il me fit saisir en termes peu équivoques que ma vie était réellement en danger. Il ajouta que c'était maintenant ou jamais, et que si j'attendais encore et suivais une autre de mes lubies, je ne pourrais plus compter sur lui.

La nature angélique

L'arrivée à l'hôpital fut pathétique. Mon amie Francine vint me chercher en chaise roulante à la sortie de l'avion qui me ramenait à Montréal. Ce voyage m'avait malmené au plus haut point: j'avais passé la majorité des soixante-quinze minutes que dure le vol sur le siège des toilettes! Je ne savais pas si j'allais pouvoir tenir le coup et j'avais une grande peur de m'évanouir pour ne plus jamais me réveiller. Je regrettais amèrement d'avoir insisté pour que mon père demeure à la maison alors qu'il voulait m'accompagner. Je trouvai le voyage interminable.

Dans le corridor de l'hôpital, le médecin ne me reconnut pas, car j'avais littéralement fondu pendant ces trois semaines. Il ne perdit pas une minute. Deux heures plus tard, j'étais branché par les deux bras à un soluté de vitamines, un soluté de sérum, et cent milligrammes de cortisone qu'on m'administra pendant 10 jours par voie intraveineuse. Je trouvai le personnel du onzième étage de l'hôpital Saint-Luc accueillant et très disponible, en dépit d'une grève du personnel infirmier. Je finis même par surnommer cet endroit le onzième ciel. Je compris que mes craintes par rapport à l'hospitalisation n'étaient pas fondées. Enfin, je me sentais en sécurité, je savais que je n'allais pas mourir.

En plus des soins qu'il coordonnait avec une grande compétence, mon médecin allait faire preuve d'une humanité touchante. Chaque jour, il passa du temps avec moi pour me parler et m'écouter. Son support moral ne se démentit pas et constitua un élément indéniable de mon retour à la santé. Je lui fis totalement confiance et m'abandonnai à lui. Enfin je n'avais plus à décider par moi-même de ce qui était bon pour moi.

Je passai les premiers jours de cette lente remontée, au milieu de limbes intérieurs. Mon corps, fouetté par les vitamines et les drogues, tentait de reprendre vie. Ma chambre était fermée à toute intrusion, sauf pour quelques proches ainsi que pour Francine et sa fille Marylis dont les visites m'étaient des plus précieuses. La cortisone me plongeait

dans une excitation artificielle particulièrement agréable, dont les effets marqués se faisaient sentir de jour en jour.

C'est à l'aube du quatrième jour que je fus surpris par un événement qui allait être déterminant pour le reste de ma vie. Ce matin-là, je m'éveillai très tôt, avec les premiers rayons du soleil. J'étais à nouveau dans ce lieu de double réalité ou de réalités interpénétrées. À nouveau je voyais mon corps étendu sur mon lit d'hôpital dans la position même où j'étais en vérité. Cette fois, je voyais une barre de fer noire plantée en travers de mon ventre, à l'endroit précis de ma souffrance.

Elle se retira peu à peu, lentement, et quand elle fut complètement sortie de mon corps, je vis jaillir du trou laissé béant, un bel adolescent d'environ 18 ans, aux cheveux noirs bouclés, drapé de vêtements amples et légers. Il ressemblait à un personnage d'une toile de Botticelli. Rempli d'une immense fantaisie, il sortit de mon ventre avec un grand rire, pour aller toucher le plafond et s'évanouir dans l'air au-dessus de moi. Je me pris à rire du même rire de délivrance, et, de retour à la sensation de mon corps, j'entendis et vis s'écrire en moi la phrase suivante : « Guy, tu réprimes ta nature angélique ! »

Dans le quart de seconde qui suivit, je vis dans un éclair de lumière les vingt dernières années de ma vie. Je ne les vis pas en détail mais je les saisis dans leur essence. Je les éprouvai. Je compris qu'il y avait 20 ans que je brutalisais ma propre sensibilité, 20 ans que je n'écoutais pas mon cœur, mes goûts et mes envies, 20 ans que je rationalisais tout et que j'agissais à mon égard comme le pire des tyrans. Je compris d'un coup qu'il y avait longtemps que ce n'était plus la faute de mon père, de ma mère ou de quiconque de mon entourage : j'étais le seul responsable de ma maladie, et il m'était soudain révélé comment j'en avais été l'artisan.

Cette révélation me venait avec une douceur qui emportait tout sur son passage, comme si quelqu'un m'avait approché avec d'innombrables précautions pour me souffler à l'oreille : « Guy, pourquoi te fais-tu tellement mal ? Pourquoi n'es-tu pas heureux ? Pourquoi refuses-tu le bonheur ? »

Je me mis à pleurer de regret en prenant conscience du manque de respect que j'avais eu envers moi-même. Je pleurais de m'être fait si mal. J'étais touché par ce que je m'imposais. Mon cœur éclatait. Plus exactement, la carapace rigide qui l'entourait et qui empêchait quiconque d'y toucher céda enfin. Je me rendais compte que jusqu'ici j'avais aimé par devoir, j'avais aimé par principe, parce qu'il faut aimer. Je pleurai au moins une heure, ému jusqu'au fond de l'âme, ayant une âme enfin, ayant un cœur. Je devais pleurer ainsi tous les jours du mois qui suivit, ému par ce moment de retrouvailles avec moi-même et avec le cœur de la vie. Enfin j'étais réel.

Cette ouverture du cœur ne fit que s'accentuer au fil des jours et des semaines qui suivirent. J'étais plongé dans une béatitude sans nom. Un immense feu d'amour brûlait en moi. Je n'avais qu'à fermer les yeux pour m'abreuver, m'emplir et me rassasier de ce cœur ardent. J'avais une fontaine en moi et je savais que ce lieu était éternel, que la fontaine était inépuisable. Plus, je savais que l'amour était le tissu même de cet univers, l'identité commune de chaque être et de chaque chose. Il n'y avait que l'amour et rien d'autre.

Cette ouverture du cœur modifia en profondeur mon rapport avec les gens qui m'entouraient. Je voyais la bonté et la beauté de tous les êtres qui m'approchaient. Les infirmières se confiaient à moi spontanément. Je me disais : « Est-ce que cela est possible ? Le monde est si différent et pourtant il n'a pas changé. Où suis-je quand je ne vois pas toute cette bonté et tout cet amour ? Est-ce que je dors ? » Je trouvais d'ailleurs d'une ironie incommensurable que ce soit au moment où j'étais complètement abattu et sans défense que les gens s'ouvrent à moi sans résistance.

Je compris alors que l'amour est notre manque ultime et que nous courons tous et toutes après le cheval sur lequel nous sommes assis. Je sus que la guérison véritable d'un être humain vient de ce qu'il reconnaît son lien avec l'arbre entier de la vie, de ce qu'il reconnaît l'unité indissociable de tout ce qui est. Le sens de la souffrance résidait dans ces retrouvailles avec l'unité oubliée.

De retour sur terre

Ah! rester en contact avec la réalité du cœur, cela n'est pas si simple! L'expérience que je venais de vivre à l'hôpital m'accompagna pendant plusieurs mois. Telle une flamme, elle brûlait au centre de moi-même et faisait briller toutes les réalités d'une lumière aux couleurs riches et intenses. Par exemple, je ne finissais pas de m'émerveiller du fait que la nourriture, dans mon assiette, possédait sa propre luminosité. Il suffisait que je m'arrête quelques secondes devant un arbre pour sentir à nouveau l'énergie circuler entre moi et le monde, et retrouver la sensation d'être intégré au grand flux cosmique. Je m'étonnais de la simplicité du procédé: il suffisait de faire le vide mental et d'accepter la réalité exactement comme elle était. Je n'en revenais pas, j'avais trouvé la clé du paradis!

Enrichi de cette expérience intérieure, je recouvrai assez vite la santé, ce dont mes médecins se félicitaient. Je répondais on ne peut mieux aux traitements. La personne qui me soignait du point de vue sanguin, m'avait d'ailleurs préparé à une lutte plus longue, mais tout revint à la normale si rapidement qu'après deux mois de repos je pus reprendre le travail.

Je mesurai hélas! bien vite, l'énorme distance qui sépare une période de convalescence de l'implacable vie quotidienne. Pour vivre, il faut se lever chaque matin, décider de ce que l'on va faire de sa journée, penser à ce que l'on va manger, etc. La reprise de mes activités fut donc des plus pénibles: je me sentis pendant plusieurs jours comme un chien enragé qui voulait mordre tout le monde. De nouveau je devais dire « je », « je » décide ceci, « je » ne veux pas cela, « je » donnerai telle conférence dans six mois, « je » n'accorderai pas telle entrevue. Et, graduellement, je me voyais retourner dans mon obscurité familière et je rageais.

Une passion amoureuse acheva de me faire perdre pied. Son intensité émotive et la foule de sentiments contradictoires qu'elle provoqua en moi, me fit perdre contact avec le centre si précieux que je venais de toucher à l'intérieur de moi-même. Je me rappelai cruel-



COMMENT RÉAGISSEZ-VOUS FACE À LA SOUFFRANCE ?

Les souffrances physiques et psychologiques dont nous sommes affligés sont-elles pure absurdité ou ont-elles un sens ? Et si, au lieu d'être des expériences négatives parce que difficiles, elles étaient des signaux d'alarme lancés par notre être profond pour nous inviter à plus de respect envers nous-mêmes ? Nous ne serions alors plus des victimes, mais des êtres responsables et libres ; au lieu d'être à la merci du destin, nous en deviendrions les co-créateurs. Voilà l'hypothèse qu'avance Guy Corneau dans cet ouvrage où biologie, psychologie et spiritualité sont indissociables. Non plus seulement épreuves de la vie, la maladie et la douleur y deviennent des occasions formidables de renouer avec notre essence et d'entrer en communion intime avec l'univers. La guérison du cœur, c'est cela : cesser enfin de subir sa vie pour en devenir l'artisan. Et cheminer, selon son rythme, vers sa propre lumière.



© Julien Faugère

Guy Corneau est psychanalyste jungien et auteur des best-sellers *Revivre !*, *Le meilleur de soi*, *L'amour en guerre* (paru en Europe sous le titre *N'y a-t-il pas d'amour heureux ?*), *Victime des autres*, *bourreau de soi-même* et *Père manquant, fils manqué*. Conférencier de réputation internationale, il est l'instigateur d'un réseau d'entraide pour les hommes, le Réseau Hommes Québec, dont la formule s'est répandue dans plusieurs pays. Il s'intéresse également au théâtre.